

Monsieur le Professeur Souleymane Bachir Diagne,

Cher Bachir,

Vous écrivez, dans *Le fagot de ma mémoire*, que « Le pluriel que célèbre Bandoeng n'est pas dirigé contre l'universel. Il en est au contraire la promesse. Celle d'un universel qui n'est pas imposition impériale mais inscription du pluriel du monde sur un horizon commun ».

Je devais évoquer citation, non seulement parce qu'elle fait référence à un événement qui nous est cher, mais surtout parce qu'elle concentre bien des raisons pour lesquelles nous vous accueillons aujourd'hui, au sein de l'Inalco, avec une émotion sincère et une fierté profonde.

Car si notre institution a une vocation, elle résonne avec celle qu'incarnent votre trajectoire et votre œuvre : l'attachement au dialogue des pensées, par-delà et à travers les langues et les traductions ; la conviction que les frontières entre les disciplines, les traditions intellectuelles et les mondes, sont moins des murs que des seuils à franchir ; la conscience, plus gravement, que le décentrement ne constitue ni un dogme, ni un renversement des privilèges, mais une urgente nécessité pour comprendre le monde *tel qu'il est*, et une éthique pour le concevoir de manière juste.

Vous êtes, cher Bachir, un enfant de Saint-Louis, au Sénégal, cette ville du « pluriel » aux multiples héritages dont vous avez écrit qu'avec votre famille elle vous a imprégné de l'éthos de la tolérance et de l'ouverture que vous placez au centre de votre œuvre. De Saint-Louis vous avez suivi le chemin de Ziguinchor, puis celui de Dakar et du lycée Van Vollenhoven. Vous avez ensuite rejoint Paris, les classes préparatoires de Louis Le Grand et l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, sur les pas de Léopold Sédar Senghor, avant de faire un détour par Harvard et de soutenir en 1982, à l'université Panthéon-Sorbonne, une thèse de philosophie logique : « De l'algèbre numérique à l'algèbre de la logique » - un titre qui pour beaucoup ici évoquera le fait que la traduction ne se fait pas seulement « de langue à langue » mais qu'elle est souvent aussi un exercice intralinguistique. Vous êtes ensuite revenu à Dakar, comme professeur à l'Université Cheikh Anta Diop, tout en étant dans les années 1990 conseiller du président Abou Diouf pour l'éducation et la culture, avant qu'un nouveau déplacement ne vous mène aux États-Unis, aux universités Northwestern puis Columbia, dont vous êtes depuis quelques mois professeur émérite de français et de philosophie – et cela sans jamais quitter entièrement le Sénégal.

Cette trajectoire, que vous me pardonnez d'avoir dû résumer, est en elle-même un exercice de décentrement en même temps qu'elle vous a placé au cœur des réflexions sur la postcolonialité et ses moyens, tant en philosophie que dans l'ordre de la *praxis*. J'aimerais donc évoquer trois des lignes de force de votre œuvre, qui ne la résument pas mais qui résonnent particulièrement avec ce qu'est notre institution.

En premier lieu, vous nous amenez à penser l'universalisation comme un *processus* devant partir de la *pluralité*. Vous avez consacré des pages magnifiques à l'universalisme, en bouleversant ce que vous avez appelé la « tranquille certitude d'avoir la particularité d'être universel » ; et contre les effets surplombants de cette « tranquille certitude », française notamment, vous appelez à former un *universel latéral*, en reprenant cette formule de Merleau-Ponty qui vous est cher – c'est à dire une conception de l'universel qui ne s'impose pas mais qui s'élabore dans la mutualité.

Votre pensée nous guide en cela contre deux écueils de notre époque : vous refusez l'universalisme du surplomb, qui se révèle solidaire, dans ses impensés, du fait colonial ; mais vous récusez aussi les critiques simplistes du principe d'universalité, celles qui préfèrent le patchwork différentialiste à l'humanité commune, et qui prônent le repli pour mieux dominer. Contre ces deux impasses, vous nous appelez à construire un universel par la conversation, en traduisant plutôt qu'en juxtaposant les différences, et donc en universalisant, comme d'autres prétendent civiliser, pour relever le défi de construire le commun depuis le pluriel du monde et non pas en dépit de lui – d'aller, donc, vers l'humanité « par des moyens d'humanité », cette formule de Jaurès qui signifie que les moyens doivent ressembler à la fin poursuivie.

**Vous êtes aussi un philosophe du pluralisme philosophique, qui constitue l'une des modalités de cet universalisation.** Votre *Comment philosopher en islam ?*, votre *Islam et société ouverte*, votre livre sur la pensée de Muhammad Iqbal et votre *Bergson postcolonial*, parmi d'autres, témoignent d'une même conviction que les traditions philosophiques extra-occidentales, et particulièrement la pensée islamique, qui se caractérise pour vous par son *mouvement*, ne représentent ni des curiosités exotiques ni des alternatives radicales, mais qu'elles doivent être considérées à parts égales, dans une grande conversation philosophique impliquant toute l'humanité. Cette conviction et sa démonstration par le dialogue des philosophies nous est particulièrement précieuse, à l'Inalco, où nous savons que comprendre une langue permet de prendre au sérieux les pensées qui s'y expriment, non pas pour les réifier, ni pour en faire des objets d'archivage, puisqu'elles évoluent constamment, mais pour penser avec elles, en soulignant les emprunts mutuels et la manière dont elles permettent justement d'envisager le mouvement du monde par le dialogue avec d'autres traditions.

Enfin, et ce n'est pas la moindre des raisons de vous distinguer ici, vous êtes un traducteur réflexif et un penseur de la traduction. Constamment, tout au long de votre parcours, vous avez fait de la traduction - entre les mots, entre les textes et entre les pensées - une pratique mais aussi une catégorie éthique et philosophique, que vous exposez dans *De langue à langue. L'hospitalité de la traduction*. Cet exercice, que vous définissez comme une « langue des langues » et qui vous a déjà valu de visiter les murs de l'Inalco où de nombreux traducteurs littéraires exercent leur art, vous relie aussi à l'échange que nous aurons tout à l'heure avec Géorgui Gospodinov et sa traductrice, Marie Urinat-Nikolov – car la traduction est aussi une condition de l'universalisation des œuvres littéraires et des émotions qu'elles génèrent.

Traduire, pour vous, ne consiste pas à transposer un contenu d'une langue à une autre ; c'est un geste, qui passe par le fait d'accepter que quelque chose résiste, que le passage entre les mondes mis en mots soit toujours partiel, et d'une certaine manière périlleux... de sorte que l'effort pour ne pas « trahir » en traduisant soit justement la marque d'une volonté délibérée de reconnaître l'autre et de penser avec lui, tout en acceptant qu'il ne se laisse pas totalement absorber, et que dans cet effort et dans l'écart qu'il permet de combler, réside la richesse de la rencontre.

Cette pensée de la traduction irrigue aussi votre rapport aux langues que vous pratiquez et entre lesquelles vous écrivez et pensez publiquement - le wolof, le pular, l'arabe, l'anglais et le français, que vous maniez avec une élégance et une précision qui tiennent sans doute aussi à votre maîtrise du grec et du latin.

Cher Bachir, vous avez reçu le Prix Édouard-Glissant pour l'ensemble de votre œuvre, le Prix Saint-Simon pour *Le fagot de ma mémoire*, et récemment le Prix Paris-Liège de l'essai pour *Universaliser*. Vous êtes membre associé de l'Académie royale de Belgique et de l'American Academy of Arts and Sciences. Vous avez été fait Chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres, et ces distinctions disent l'ampleur de la reconnaissance française et internationale qui est la vôtre.

Mais l'Inalco voudrait honorer aujourd'hui quelque chose de plus intime peut-être : la résonance entre ce qu'incarnent votre œuvre et votre trajectoire, ce que nous espérons être collectivement, et ce que nous voulons transmettre à nos étudiants.

Vous êtes, en ce sens profond, déjà l'un des nôtres : c'était donc à la fois une évidence de vous proposer de formaliser cette appartenance à notre communauté, un honneur que vous l'ayez accepté, et c'est avec une très grande joie que je vous souhaite la bienvenue chez vous.